

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 104

Artikel: Les engrais et les champs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pricorne. C'est par sa population la seconde capitale du Brésil.

Il y a environ quarante ans, São-Paulo comptait près de quarante mille habitants, aujourd'hui les 300,000 ne sont pas loin d'être atteints.

La ville est essentiellement commerçante et industrielle. On y remarque de nombreuses maisons d'exportation de café, de coton et de cacao, plusieurs manufactures de tabacs, et aussi quelques maisons d'horlogerie, mais ces dernières ne font pas la fabrication, elles ne font que l'achat et la vente, elles occupent cependant un personnel de « rhabilleurs ». La presque totalité de ces derniers sont citoyens suisses, dont beaucoup du Jura. Ce sont du reste nos compatriotes qui sont le plus recherchés pour ce travail, vu leur connaissance parfaite de la montre et leur habileté qui n'a pas encore pu être égalée.

Il y a quelques années les tramways étaient à peu près inconnus à São-Paulo, aujourd'hui ils sillonnent la ville en tous sens et un réseau a même été établi aux abords de la ville, de sorte que São-Paulo n'a rien à envier aux autres grandes villes du globe, au contraire. Alors qu'on regarde Londres, avec un ciel toujours brumeux ; Paris avec de fréquentes gelées au printemps, Madrid avec une chaleur toujours très grande, on voit sans cesse São-Paulo avec un ciel bleu, un air pur, une température tempérée chaude.

Aussi les hôtels ne font pas défaut et ne sont nullement inférieurs à ceux de Paris, ou même à ceux de New-York.

Les saisons y sont inconnues, on ne remarque pas que la température change et que la végétation subit des transformations ; les arbres sont toujours verts, les jardins continuellement en fleurs et celles-ci toujours écloses. On ne peut mieux dépeindre le climat idéal qu'est celui de São-Paulo.

La ville de São Paulo est très « retenante », comme on dit, lorsqu'on y est on ne peut s'en aller, tant le charme qui nous entoure est grand. C'est à quoi on peut attribuer son développement.

* * *

Le rapide et magnifique développement de Tunis n'est pas resté inaperçu en France, mais dans notre Helvétie, où on ne s'occupe guère des possessions étrangères, on n'a pas remarqué ce développement. Je vais m'efforcer de vous décrire le travail accompli dans cette ville. Je vous parlerai aussi de la politique à Tunis.

La Tunisie est depuis 25 ans sous la régence de la France qui y a construit pendant ce temps 2000 kilomètres de voies ferrées.

Voici plusieurs années, la ville de Tunis sollicite une autorisation lui permettant de conclure un emprunt d'une douzaine de millions. Assurément ces douze millions ne seraient pas de l'argent perdu ; la ville de Tunis a beaucoup, de réparations majeures à faire, parmi lesquelles plusieurs ne peuvent plus attendre, entre autres, des travaux d'adduction d'eau, de construction d'égouts et de voirie, et la principale chose : la régularisation et l'assainissement du lac. La ville européenne est assise non loin des rives du dit lac, et de ce fait se trouve infestée par les odeurs nauséabondes qui s'en dégagent. C'est un grand danger pour la santé publique aussi des plans soigneusement étudiés et parfaitement bien compris ont-ils été élaborés, pour supprimer les « espaces » qui séparent la ville d'avec le lac. Ces espaces

sont tour à tour submergés et desséchés suivant les saisons, ils seront remplacés par des promenades où les habitants pourront aller se délasser.

Mais passons.

Je laisse un instant la parole à M. Paul Leroy-Beaulieu qui écrit dans les *Débats*.

« Quant à la politique pure, elle s'est de puis sept ou huit ans, abattue comme une furie sur la Régence ; elle l'agit et la déchire ; les partis politiques dominants, notamment celui qui, à l'image de la métropole, s'intitule le *Bloc républicain*, y sont tous aussi exclusifs, arrogants et prépotents qu'en France. C'est pitié d'assister à ces tempêtes dans un verre d'eau. Là où l'on devrait s'appliquer à faire une œuvre commune, édifiant par une action concertée et tolérante les autres éléments de la population, on passe son temps en bruyantes querelles. Les 27,000 Français qui existaient sous la Régence en 1901, dont un bon tiers de fonctionnaires ou de leurs familles, les 32,000 ou 35,000 qui peuvent s'y trouver à l'heure présente (on ignore encore les chiffres du recensement de 1906) s'insultent et se menacent à qui mieux mieux en face de 110,000 ou 120,000 résidents étrangers et des 1,500 000 indigènes, les uns et les autres spectateurs étonnés non attristés, de toutes ces luttes. Ces deux groupes énormément prépondérants par le nombre, forment le *tertius gaudens*, le tiers qui se réjouit. On pratique en Tunisie comme en France, l'ostracisme et jusqu'aux fraudes électorales systématiques ; on vient d'annuler pour fraudes manifestes les élections de l'un des collègues à la Conférence consultative. »

Le même écrivain nous dit aussi qu'il s'est formé à Tunis un petit groupe politique *jeune arabe* qui a passé par l'enseignement français, qui se fait l'interprète de la partie progressive de ses compatriotes et qui rédige avec talent et habileté un journal français outre plusieurs autres journaux qui paraissent en arabe. Voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que les indigènes ne restent pas inactifs et qu'ils n'entendent pas se laisser « tondre la laine sur le dos » comme on dit communément. Les « jeunes arabes » ont beaucoup d'analogie avec les *jeunes turcs* ou les *jeunes égyptiens*.

* * *

Pour terminer je vous dirai quelques mots sur Bizerte. Bizerte personne ne l'ignore est situé non loin de Tunis. La France y a établi un port militaire, et c'est dans ce port que sont coulés les sous-marins *Farradet* et *Lutin*. Ces deux catastrophes ne sont pas précisément pour donner une bonne réputation au Port de Bizerte. On dirait maintenant que Bizerte se meurt.

On a bien créé un port militaire, dit M. Paul Leroy-Beaulieu dans les *Débats*, mais il ne séjourne pas de vaisseaux de guerre dans ce port, et il y en vient rarement. On a creusé des cales de radoub, mais on n'y radoube rien ; on comptait sur un arsenal permanent ; et sans un arsenal ou une partie importante d'arsenal, Bizerte restera dans le marasme. La population y diminue ; les écoles jugées il y a peu d'années trop étroites, y sont actuellement trop vastes.

On fait une voie ferrée qui doit amener à Bizerte des minerais de fer, ceux de Nefzas ; mais à supposer qu'il en vienne s'y embarquer 400,000 ou 500,000 tonnes par

an, ce sera pour Bizerte une ressource modique, quelque chose comme 700,000 ou 800,000 francs par exemple, à répartir entre des manœuvres, sauf ce qui devra être employé en entretien ou réparation d'outillage. Bizerte avait compté devenir un port de guerre permanent, sinon comme Toulon ou Brest, du moins comme Rochefort ou Cherbourg, il n'est qu'un port éventuel en temps de guerre, une station intermittente ; s'il ne meurt pas, il languit ; il a le droit de se plaindre ; on parle beaucoup de lui et quasi on l'abandonne. C'est un grand nom et une faible réalité. »

Disons pour terminer que Tunis compte aujourd'hui près de 200,000 habitants ce qui la place ainsi 3^e ville de l'Afrique après le Caire et Alexandrie.

Louis BANDELIER.

Les engrains et les champs

Beaucoup d'engrais sont très bien retenus par le sol ; d'autres le sont très peu et demandent à être fournis aux végétaux à une époque où il n'y a pas lieu de craindre de les voir disparaître inutilement.

Les propriétés absorbantes des sols sont bien connues aujourd'hui et nous permettent de distribuer nos engrains en temps voulu sans avoir à redouter les pertes sévères, qui pourraient résulter de pluies abondantes. Cependant, il est une pratique que beaucoup de nos cultivateurs se refusent à suivre, justement parce qu'ils craignent de voir une partie de leurs engrains entraînés par les eaux de drainage. Nous voulons parler de l'emploi du fumier de ferme dans la culture des plantes-racines : betteraves, pommes de terre, etc. Dans les pays où l'agriculture est avancée, les cultivateurs défoncent le sol fin novembre, ou courant de décembre et enfouissent le fumier à cette époque. Pratique excellente qui permet aux plantes-racines, au moment où l'on confie leurs graines ou leurs tubercules au sol, de trouver à leur disposition, les éléments dont elles ont besoin, le fumier ayant eu le temps de subir un commencement de transformation. Dans d'autres régions, au contraire, le cultivateur confie le fumier au sol quelques jours seulement avant le semis ou la plantation. C'est là un mauvais procédé, car s'il survient de la sécheresse, la nitrification est en grande partie arrêtée, et les plantes profitent très peu de la fumure qui leur est donnée.

Il faut que nos cultivateurs fument leurs plantes-racines, lors du labour de défoncement. A cette époque et pendant les mois qui suivront, il n'y a pas à craindre de grandes pertes, car la nitrification pour se produire demande une température plus élevée que celle que nous avons en hiver. En effet, elle devient seulement très sensible vers 12° et est à peu près nulle au-dessous de + 5° C. En outre, les sels ammoniacaux contenus dans le fumier au moment où l'on enfouit, sont bien retenus par le sol. On peut s'en convaincre, en faisant passer du purin sur de la terre végétale contenue dans un entonnoir. Il sort à peu près dépourvu de l'odeur que lui communiquent les sels ammoniacaux.

Les engrains chimiques à donner aux céréales d'hiver et aux prairies, peuvent être appliqués à l'automne. Exception doit être faite pour le nitrate de soude, pour lequel la terre ne manifeste aucun pouvoir absor-

bant et qui est entraîné dans le sous-sol par les eaux de drainage. Le cultivateur qui semerait un tel engrais avant l'hiver commettait donc une grande faute, car les plantes ne pourraient en utiliser qu'une faible partie, tandis que le reste serait perdu sans aucun profit pour la culture.

En ce qui concerne le sulfate d'ammoniaque, les avis sont partagés. Beaucoup de cultivateurs en donnent une certaine quantité avant l'hiver; d'autres le réservent pour le printemps. Le sulfate d'ammoniaque devant subir une transformation dans le sol avant d'être absorbé par les plantes, nous estimons qu'il est mieux d'en donner dès l'automne une petite quantité aux céréales qui n'ont reçu qu'une faible dose de fumier de ferme, de façon à leur communiquer assez de vigueur pour supporter les rigueurs de l'hiver, et de compléter cet apport d'azote, au printemps, avec du nitrate de soude ou du sulfate d'ammoniaque, s'il s'agit d'une terre pauvre ou d'une non fumée après chaume. D'ailleurs, les pertes d'azote sont très faibles pendant la mauvaise saison, la nitrification, comme nous l'avons dit, se produisant difficilement. En tout cas, le résultat obtenu compense largement la perte.

Le crud d'ammoniaque lui doit être donné de préférence avant l'hiver, quelle que soit la culture à laquelle on désire l'appliquer, ou tout au moins deux mois avant les semaines ou les plantations.

Quant aux engrains phosphatés et potassiques, ils peuvent être fournis aux plantes avant l'hiver, sans qu'on ait à craindre des pertes sérieuses, ainsi que le montre l'analyse des eaux de drainage; ces engrains formant dans le sol, des aliments de réserve.

Noël Indien

Kate était une jolie petite miss aux yeux bleus, aux cheveux cendrés, à la peau fine et transparente.

C'était en même temps une douce et gracieuse enfant, aimante et aimée de tous ceux qui l'approchaient.

Son père, riche gentleman farmer, du Royaume Uni, ayant hérité d'un domaine considérable en Amérique, venait de transporter son exploitation agricole sur les bords de l'Hudson.

Malheureusement, il y a cent ans, c'était un pays inculte, sauvage, inhabité, et Kate s'y serait fort ennuyée sans la présence de son cher papa, pour qui elle était le modèle des filles, et de son petit frère Toby, pour qui elle était le modèle des mamans, la sienne étant retournée au ciel avant l'heure.

Kate avait douze ans, Toby deux; ils étaient confiés aux soins dévoués d'une vieille négresse, Noun, qui avait jadis élevé leur mère.

Noun détestait l'Amérique, qu'elle avait quittée toute jeune avec sa première maîtresse et où elle n'eût jamais voulu revenir sans son attachement à ses petits maîtres, tant était grande sa terreur des serpents et des Peaux Rongées, deux produits également dégoûtants de ce beau pays.

Justement « Manoir-ferme », la propriété de M. Burton, se trouvait isolée sur la limite du territoire des Hurons, dont les fréquentes incursions désolaien les environs et épouvaient la pauvre négresse.

Cependant six mois s'étaient déjà écoulés

sans incident fâcheux et Noun commençait à se rassurer quand arriva la nuit de Noël.

On la fêta avec toute la solennité anglaise: des branches de houx au-dessus de toutes les portes, un pudding fumant sur la table, et, au milieu de la vaste salle, un sapin enrubanné, tout éclairé de lumières, tout resplendissant de joujoux qui faisaient battre des mains à tous les petits colons.

On venait d'adjudiquer un superbe pantin à Toby qui, sur les genoux de Noun, tendait ses bras impatients en écarquillant ses yeux tout gonflés de sommeil, quand une formidable clameur terrifia les assistants...

Une troupe de Hurons entourait l'habitation, courant, gesticulant, vociférant, brandissant leur tomahawt et la çant des brandons enflammés sur les toits des granges qui ne tardèrent pas à prendre feu.

Le premier moment de stupeur passé, les colons se rangèrent résolument autour de leur chef, et, grâce à une vigoureuse résistance, à une fusillade bien nourrie, les assaillants furent repoussés avec pertes.

Mais que de morts du côté des Anglais! on se comptait tristement aux lueurs de l'incendie qui dévorait l'habitation.

Soudain M. Burton, qui embrassait hâtivement sa fille, s'écria :

— Où est mon Toby?...

On chercha vainement le pauvre baby, mais on n'en put retrouver la moindre trace dans les décombres. Le jour, en se levant sombre et blasphème, éclaira le malheureux père, assis sur les ruines de sa maison, hier si joyeuse, lisant, les yeux pleins de larmes, un verset de la Bible et, avec le stoïcisme religieux de sa nation, bénissant le Seigneur, qui, dans cette nuit où il avait donné son fils au monde, lui reprenait le sien... Et les serviteurs désolés, se taisaient, impuissants devant cette grande douleur, maudissant les auteurs de cet affreux désastre.

II.

Manoir-ferme renouait de ses cendres; l'exploitation reprenait sa prospérité et rien ne rappelait plus la tragédie de Noël, sauf le deuil des veuves, des pères et des orphelins, et la présence d'un prisonnier huron, qui, flegmatiquement drapé dans sa robe, errait là et à l'autour de l'habitation.

Laissé parmi les morts, les colons fureux voulaient l'achever et il n'avait dû son salut qu'à l'intervention de Kate qui, émue de pitié, l'avait pris sous sa protection.

C'était un homme de haute taille, aux traits sévères, empreints d'une certaine noblesse indiquant probablement un chef.

On avait dû s'en tenir aux conjectures, car il se refermait dans un dédaigneux mutisme dont il ne se départait qu'en faveur de Kate.

D'abord hostile ou indifférent envers ceux qui l'approchaient, ne semblant pas plus s'apercevoir d'un bon procédé que d'un mauvais, il faisait cependant une exception pour sa douce et attentive protectrice.

Il épiait l'heure de sa venue, l'œil fixé sur la porte, suivant tous ses mouvements, écoutant ses moindres paroles, attentif à faire tout ce qu'elle exigeait de lui.

Bientôt, ils se comprprirent à merveille et Kate, avec un zèle tout évangélique, s'évertua à convertir le païen en lui lisant des chapitres de ce livre, si cher aux coeurs anglais, la Bible, qu'il écoutait avec une gravité des plus édifiantes.

Qu'il en profitât beaucoup, c'est une autre question. Mais enfin, lorsque la petite

fille lui parlait du Grand-Esprit des Visages-Pâles, il répondit :

— Manitou.

La Christ-mas approchait de nouveau, un Noël bien triste par les souvenirs qu'il évoquait.

Kate expliqua de son mieux à son étrange néophyte la signification de ce mot et de cette fête.

— C'est la fête des petits-enfants des Visages-Pâles? interrogea le prisonnier; ma fille est contente?

Katy secoua tristement la tête.

— Oh! non, dit-elle. C'est cette nuit là que j'ai perdu mon petit frère.

Ses larmes coulèrent... l'Indien la considéra en silence.

— Un petit oiseau a chanté dans mon oreille, dit-il enfin, et il a consolé le prisonnier. Le Manitou de mon peuple enseigne aussi la reconnaissance. Que ma fille ne pleure plus : mes yeux n'oublieront pas son visage.

Puis, tirant de sa poche une sorte d'amulette en forme de chapelet, il la lui mit dans la main :

— Dans autant de jours qu'il y a de grains dans ce collier le Grand Vautour aura payé sa dette.

Le lendemain, on chercha vainement le prisonnier, il avait disparu...

Cette fuite inquiéta fort les colons, qui craignaient un retour offensif de leurs terribles ennemis. Aussi redoublait-on de surveillance.

On atteignit ainsi la nuit de Noël.

Mais on ne la fêta pas : c'était un trop cruel anniversaire, et la lecture de la Bible achevée autour de l'arbre vert rappelant la patrie absente, chacun se retira tristement.

Le matin en s'éveillant, Kate jeta un regard distrait sur l'amulette du Grand-Vautour :

— Voilà le temps écoulé, pensa-t-elle en comptant les grains : il a oublié sa promesse.

Elle s'habilla, descendit à la salle basse. Un cri de surprise et de joie lui échappa.

Malgré la vigilance des gardiens, malgré portes et fenêtres closes, quelqu'un s'était glissé dans la maison, apportant son présent de Noël.

Là, au pied du sapin, dans un berceau à la mode indienne, le petit Toby dormait, paisible comme l'enfant Jésus dans sa crèche.

... Le Grand-Vautour avait tenu parole.

Arthur DOURLIAC.

Passe-temps

Solutions du N° du 22 décembre 1907.

Devises : Centaine.

Il dit minue.

La clef.

Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.